poésie

L'après-pays

Mai Der Vang

Traduit par Marc Charron

MÉMOIRE D'ENCRIER

L'APRÈS-PAYS

Mai Der Vang

L'APRÈS-PAYS

Traduit de l'anglais par Marc Charron

MÉMOIRE D'ENCRIER

Pour les ancêtres

AVANT-PROPOS

L'après-pays, c'est ce qui reste du foyer que plusieurs ont dû quitter, que d'autres doivent maintenant fuir, ou que d'autres encore, qui le présagent ou l'ignorent, devront un jour abandonner.

L'après-pays, c'est le lieu d'où l'on ne revient pas, mais aussi le lieu où l'on ne peut jamais vraiment retourner.

L'après-pays, c'est le possible lointain, là où l'on arrive à oublier sans tout à fait y parvenir, là où l'on tend vers la transmigration sans faire âme neuve.

À coup d'images déchirantes et de réelles incantations, Mai Der Vang restitue l'histoire jusqu'ici occultée du peuple hmong et du sort que la Guerre secrète au Laos lui a réservé.

La poète porte en elle la voix de celles qui ont dû prendre refuge, de ceux qu'on a évacués, de celles qui hantent ou sont hantées. Et le souvenir de ce qu'ils deviennent, tous, dans la mort.

La poésie de Mai Der Vang dit à la fois les espoirs qui, une fois l'océan traversé, se transmettent d'une génération à l'autre, et les souffrances d'une terre, bombardée comme jamais dans l'histoire, encore fumante.

Marc Charron

Autre paradis

Je ne suis qu'atomes
De vieux passagers

Endeuillés à mes os cloîtrés.

Cette rotation est ma recette,
Le récit de chaque version

Comme un paysage qui défile lentement sur
un pare-brise.
Le corps désormais épuisé

Incapable de servir de panier
ni d'enveloppe d'oxygène qui guérit.

Lorsque les funérailles évoqueront
Les repas agrestes de mes ancêtres paternels,
Les broderies en point de croix du côté de ma mère

Alors je me présenterai devant vous

Vêtue de mon armure de terre,
Prête à vous écouter chanter mon histoire

    Lorsque j'atteindrai les grandes salles en pente
    Et l'astre en forme de hamac

Je ne dirai pas pourquoi l'orchidée fendue
Traîne derrière. Plutôt,
                Je dis pourquoi elle advient.

Fais de moi le monarque
transformé par la souffrance.

Cher combattant de la Guerre secrète,

Laos, 1975

Tu as déjà senti la main américaine
exhalant un souffle
qui attisait les flammes.

Maintenant, ils ont mis fin à la guerre.
Les Américains sont rentrés chez eux.

Ton village hmong est un cimetière.

Penses-tu à ta femme, disparue,
comment les Pathet Lao l'ont traînée,

nue, en sang, en cris, par ses cheveux noirs,

au creux des ombres de la forêt.

Ou à la tête de ton fils dans un mortier
à riz, réduite en miettes de coquille.

Et à ton frère, le cadet
qui t'a suivi au combat.

Tout était scalpel le jour où ils vous ont capturés
    tous les deux. Ils ont tranché
    et fait bouillir sa langue,

    et l'ont enfoncée dans ta gorge.

Songes-tu à l'Américain qui retourne
à sa tasse de café,

    à des draps neufs
    dans un lit chaud,

qui se gare dans son entrée.
    Désolé pour tes montagnes,

disent-ils, *voici les dernières*
munitions,
quelques caisses remplies de grenades.

L'imagines-tu en train de lire
son journal du matin,

    de regarder le bulletin de nouvelles de fin de soirée.

Peut-être serres-tu fort ton fusil,
sangles-tu tes élégies

dans ton dos,
    comme tu le ferais d'un nouveau-né.

Tu attendras
pendant des heures, treillis en loques

    les autres, abandonnés,
    envahissant la piste en terre battue,

se bousculant devant la porte verrouillée
de l'avion

parmi les éparses chaussures,
chemises, blouses, valises
    jetées dehors.

    Quelle complainte de douleur fait éruption
    quand tu vois le dernier avion

américain décoller,
loin au-dessus de Long Cheng.

Avec quelle force te prend-elle aux tripes,

cette supplication à un dieu, un ancêtre
ou un dirigeant inventé :

nos morts par milliers de votre côté

pourquoi n'autorisez-vous pas
un autre avion.